

TANIKAWA Shuntarô

traduit par Agnès Disson, Teramoto Naruhiko,
Ono Masatsugu, Claude Mouchard

Tanikawa Shuntaro ou L'étranger dans ce monde tellement familier

par Teramoto Naruhiko

Pour ceux qui connaissent la signification des caractères chinois, le nom du « poète » – qualification mise en cause sans cesse par lui-même – est déjà symptomatique : son nom de famille signifie « ruisseau de montagne » (*tanigawa*), alors que son prénom évoque l'intelligence et le mouvement rapide et habile (*shun-bin*). Limpidité et agilité-habilité. En effet, ces deux vertus restent toujours celles du langage et des idées poétiques de Tanikawa depuis déjà un demi siècle. Au Japon d'après-guerre, il est le poète le plus aimé et le plus lu grâce à la clarté incomparable de son langage poétique ainsi qu'aux sujets quotidiens traités le plus souvent dans ses poèmes. Toutefois, pour la même raison, Tanikawa semble être tout autant un des poètes les plus négligés, les plus controversés dans le milieu des poètes japonais pour qui le refus de l'expression familière et l'invention du langage poétique nouveau sont primordiaux. Tanikawa a-t-il une confiance totale dans le quotidien ainsi que dans le style familier ? Sans aucun doute, mais nullement de manière naïve. Si l'on songe au fait que, pour lui, l'une des sources de la poésie n'est autre que le quotidien vu, décrit et « défini » de façon différente du point de vue ordinaire, on peut considérer son insistance sur le quotidien comme non moins stratégique et méthodique que spontanée.

Né en 1931 à Tokyo, fils unique de parents appartenant au milieu intellectuel¹, Tanikawa insiste sur le fait qu'il a vu le jour dans un hôpital, par césarienne. Il s'agit du fantasme originaire de sa naissance comme un faux pas : il est venu dans ce monde, pour ainsi dire, par une fausse issue, tout au milieu des circonstances abstraites d'une salle de travail. Complètement oubliée et ultérieurement reconstituée, cette scène originaire n'est pas donnée comme la cause d'une des tendances les plus constantes de son œuvre poétique ; c'est plutôt l'inverse : la faiblesse du sentiment qu'a le poète d'appartenir au monde lui fait mettre en relief à plusieurs reprises ce détail de sa naissance.

Au cours d'un demi-siècle, à travers des vicissitudes stylistiques et thématiques comme celles que peuvent connaître les auteurs de premier ordre et à longue carrière, la poésie de Tanikawa participe du sentiment constant d'être invinciblement étranger au milieu où il est né et à celui où il se trouve. Depuis un de ses premiers poèmes comme « Tristesse »² jusqu'au poème récent « Quai Baudry »³, en passant par « Pelouse »⁴, le

1. Le père Tanikawa Tetsuzo était un philosophe et critique très connu au Japon.

2. *La Solitude de deux milliards d'années-lumière*, Tokyo-Sôgen-sha, Tokyo, 1952.

3. *L'Homme sans expérience du monde*, Shichô-sha, Tokyo, 1993.

4. *A minuit j'ai eu envie de te parler dans la cuisine*, Seido-sha, Tokyo, 1975.

poète semble éprouver un même sentiment profond – et sans aucun doute originel au point d’être inexplicable pour lui – d’isolement envers la totalité du monde qui l’entoure. Passager sur une planète nommée Terre, il dirige son regard vers le ciel – voire l’espace cosmique –, ce qui peut rappeler, par exemple, cet « étranger » baudelairien qui s’étourdit des nuages qui passent. Se détachant complètement, ou presque, du contexte social contemporain, le jeune Tanikawa allait jusqu’à se sentir plus familier, soit avec « la station transparente du passé » (« Tristesse ») qu’il croyait contempler dans le bleu du ciel, soit avec des amis extra-terrestres comme les « Martiens » (« La Solitude de deux milliards d’années-lumière »¹).

Phénomène typiquement propre aux adolescents rêveurs, certes. Il faut toutefois préciser que ce sentiment constant invite Tanikawa à insister plutôt sur les dimensions quotidiennes du monde terrestre : « Je suis si content de regarder des choses ordinaires que je n’ai pas besoin de rêver ni de me laisser aller à ma fantaisie. Pour moi, un verre devient inconnu, par conséquent beau, ce qui me donne envie de l’apercevoir avec précision². » Pour lui qui se sent foncièrement étranger à ce monde, toute chose, même anodine comme un verre, paraît receler des aspects infiniment diversifiés. Une fois dépourvu de sa fonctionnalité, un objet devient énigmatique pour Tanikawa, et cela par le fait même qu’il est présent comme tel devant ses yeux.

Pour Tanikawa, la représentation exacte d’un objet ordinaire est déjà un poème, car il s’agit d’« entrevoir le monde dans une perspective plus profonde que d’habitude³ ». Et c’est le recueil de poèmes en prose *Définitions*⁴, dont les pièces « Sur la peine et le plaisir de regarder un verre » et « Remarques personnelles sur la cendre » qui met en œuvre cette idée de « poème-définition » à l’état le plus pur. Ajoutons que cette entreprise pongéenne a son origine partiellement dans *Définitions*, recueil d’essais du philosophe français Alain.

Cette attitude « phénoménologique » de Tanikawa vis-à-vis des objets quotidiens nous semble bifurquer en deux sens opposés : la connaissance intuitive et instantanée du monde d’une part, l’énumération et la mise en rapports des objets les plus familiers, voire les plus anodins, d’autre part.

Le premier de ces deux sens est en rapport étroit, nous semble-t-il, avec la définition de la poésie que Tanikawa a donnée dans la pièce intitulée « Explication élémentaire de la poésie idéale » :

*La poésie est, disons, un éclair nocturne
Grâce à elle, je peux un instant voir, écouter et sentir
un univers qui s’étend par-delà une brèche de la conscience*

Comme on le verra un peu plus loin dans le même poème, l’univers illuminé par l’éclair de la « poésie » n’est perceptible que pendant « un millième de seconde » durant lequel Tanikawa se sent digne d’être qualifié de poète. La « poésie » se fonde sur une connaissance si instantanée que l’attribut ou le statut du « poète » n’est valable que l’espace d’un clin d’œil. Aussi va-t-il parfois jusqu’à refuser catégoriquement d’être appelé poète :

1. *La Solitude de deux milliards d’années-lumière*, op. cit.

2. *La Naissance de la poésie. Entretiens avec Ōoka Makoto*, Yomiuri-shinbun-sha, Tokyo, 1975, p.124. Sur ce point, voir aussi le bel essai de Tanikawa sur les tableaux de Vermeer, « Soif de Vermeer » (*Proses. Essais*, Shōbun-sha, Tokyo, 1972).

3. *La Naissance de la poésie*, op. cit., p.33.

4. *Définitions*, Shichō-sha, Tokyo, 1975.

*Je dirai la vérité
Je ne suis pas poète
Seulement j'ai l'air de l'être*¹

Vers fort provocateurs, certes. Il faut néanmoins ne pas prendre cette auto-dénonciation pour la simple mystification d'un prétentieux : comme l'essence de la « poésie » consiste dans son caractère extrêmement bref, il est logique que, la plupart du temps, Tanikawa ne puisse ni se sentir ni prétendre être poète... Ce caractère instantané de la « poésie » explique l'indifférence de Tanikawa à l'Histoire qui est fondée sur l'axe temporel au long duquel se succèdent et s'accumulent événements et savoirs humains².

Passons à l'autre aspect du concept de « poème-définition », qui porte sur un des caractères stylistiques des poèmes de Tanikawa : l'énumération. L'envie de percevoir et de décrire le monde avec précision incite le poète à énumérer des images assez simples, comme s'il voulait présenter ou restituer les innombrables aspects du monde. Prenons pour exemple les pièces « Sans titre »³ et « Vivre »⁴. Là, en s'appuyant sur les phrases-clefs « Ça me fait vivre » et « Je m'ennuie (à...) », le poète juxtapose et superpose inlassablement diverses images captées par lui dans le monde. Avec leur rythme incantatoire, ces litanies en viennent à établir des rapports non seulement entre les phrases-clefs et les images introduites par elles, mais aussi entre ces images elles-mêmes. Mises en ordre de cette manière, les images variées constituent ce que Tanikawa nomme « des miniatures du monde »⁵, autrement dit, les poèmes.

Tanikawa est un de ces poètes qui creusent la problématique du langage dans leur œuvre poétique même. C'est par exemple dans « Le Mont des Faucons enchaînés »⁶ que le poète met en relief l'existence autonome d'un objet (le mont vu par la fenêtre) irréductible à son nom (« le Mont *Takatsunagi* » ou « le Mont *Yokei* »). Notons que cette constatation de la non-coïncidence constitutive du référent et du signe est le corollaire de ce postulat : le monde éclairé par la « poésie » existe indépendamment du langage. Sans doute, cette conviction de Tanikawa participe-t-elle de la dichotomie conventionnelle, pour ne pas dire désuète, entre le langage et « la chose en soi », mais il est indéniable qu'elle déclenche chez le poète l'activité langagière féconde qui s'incarne dans beaucoup de ses poèmes ainsi que dans ses « méta-poèmes ».

En contraste avec cette réserve faite sur le langage, Tanikawa se montre plutôt optimiste quant à la richesse potentielle de sa langue, la langue japonaise : il affirme en effet que « [s]on inspiration vient, non des cieux, mais de la communauté langagière à laquelle [il] apparten[t] ». La confiance en la productivité potentielle de sa langue le conduit à écrire, tantôt des poèmes fondés purement sur les jeux de mots, tantôt des poèmes au style extrêmement familier et destinés aux enfants, dont « Adieu »⁸. Ajoutons que des poèmes de ce genre libèrent Tanikawa de ce qu'il appelle « l'expression de soi »,

1. « Toba 1 », *Voyage*, Kyūryūdo, Tokyo, 1970.

2. Sur ce point, cf. « Lorsque Rameau écoutant un petit oiseau chanter et battre des ailes... », *L'Homme sans expérience du monde*, op. cit.

3. *Sur l'amour*, Tokyo-Sōgen-sha, Tokyo, 1955.

4. *Livre d'images*, Matoba-shobō, Tokyo, 1956.

5. *La Naissance de la poésie*, op. cit., p.27.

6. *L'Homme sans expérience du monde*, op. cit.

7. *La Naissance de la poésie*, op. cit., p.70.

8. *Nu*, Chikuma-shobō, Tokyo, 1988.

lui permettant en revanche d'« exploiter les richesses de la langue en restant anonyme [comme sujet parlant] »¹.

Tanikawa est également auteur de théâtre. Il a écrit des livres d'images et des paroles de chansons, il est traducteur de textes anglais divers, scénariste, photographe, metteur en scène vidéo, etc. Déjà septuagénaire, le poète n'en garde pas moins la fraîcheur qu'il a révélée dans ses premiers poèmes au début des années 1950.

AUTOportrait

Je suis un petit vieillard chauve qui habite tout seul à Tokyo, dans une maison avec jardin. Quand je descends les escaliers des stations de métro, je fais attention à ne pas tomber. Depuis des années, je ne porte comme chaussures que des Merrell² noires à semelle antidérapante. Depuis que j'ai atteint la quarantaine, je ne mets plus jamais de cravate. Ce que je porte en été, c'est presque toujours un tee-shirt et un jean. Bien que je possède une Fiat Punto, les embouteillages de Tokyo me forcent le plus souvent à prendre le métro. Tous les jours je deviens un peu plus végétarien. Le matin, je me lève avant neuf heures. J'ai de plus en plus d'affaires à régler par courrier, par fax, au téléphone. Le soir, je vois des films sur le câble avant de me coucher à une heure du matin. Mon fils habite dans la maison d'à côté avec sa femme et ses enfants. Ma fille, elle, a sa famille à New York. Depuis ma jeunesse, je gagne ma vie exclusivement en écrivant. Pour travailler, je n'ai jamais appartenu à aucune organisation, ce qui me paraît une chose exceptionnellement heureuse. Pendant une carrière de poète de plus de cinquante ans, j'ai écrit, d'après mon ami éditeur, deux mille et quelques centaines de poèmes : je ne sais pas si c'est peu, ou trop. Comme il m'est bien sûr impossible de gagner ma vie grâce à la poésie seulement, j'écris des scénarios, des pièces de théâtre, des paroles pour des chansons, le texte de livres illustrés. Je traduis également des textes divers comme ceux des livres illustrés et des bandes dessinées. Il m'est très rarement pénible d'écrire, mais je n'oublie jamais que l'écriture me sert à la fois de soutien et de pierre d'achoppement. Aujourd'hui, j'écris même parfois à l'aide du traitement de texte. Quand j'écris, j'éprouve le sentiment de maintenir à nouveau une discipline qui facilement m'échappe.

(trad. T. N.)

1. *La Naissance de la poésie*, op. cit., p.99.

2. Marque américaine de chaussures de sport.

APRÈS SHAKESPEARE

la scène du globe toute de pelotages et de meurtres
commence dans une chambre aux odeurs d'haleines tièdes
passe par un couloir sombre descend un escalier qui craque
de là vers des étendues boueuses et des plaines d'hiver fanées
ou vers une plage grise s'étend
qu'au-dessus soit posé le perpétuel ciel bleu
n'est pas différent dans cette hémisphère et dans l'autre mais
pour parler d'amour ou pour parler de rois
dans notre pays le vers s'est depuis longtemps perdu
par la faute de quelle malice de lutin
ce que tout seul ce soir je vais mettre sur le réchaud à gaz
n'est qu'une boîte de soupe Campbell
là n'entre ni œil de triton
ni écaille de dragon ni doigt de bébé c'est pourquoi
nulle illusion de l'avenir n'apparaît
mis au monde par césarienne voilà quarante ans moi
je n'ai pas la force de devenir roi en tuant un roi qui a tué un roi
et puis au vers « c'est un récit plein de bruit et de fureur ,
et qui n'a pas de sens »
ajouter une analyse sémantique, pas le courage !
ah ! Monsieur Shakespeare après vous
comment se mettre à écrire fût-ce un vers
devenir clown est moins rassurant que devenir roi
même à enfiler les médisances autant qu'on peut
il n'y a pas d'ordinateur pour enregistrer les métaphores
comme à 7 heures 40 un employé qui marche vers une gare de banlieue
un deux un deux en mode digital sans fin
répondre au sphinx dans la série de livres d'art achetés à crédit
est peut-être l'art poétique qui convient à ce siècle
certes l'homme est allé sur la lune mais
l'infidélité de la lune qui change de forme ne change pas
le monde reste encore tel que vous l'avez vu
que la bouche mangeant sa soupe crache de toute part des malédictions
baise l'endroit qu'on ne dit pas
et bientôt sans pouvoir ni inspirer ni expirer
nourrisse sous terre la racine du bouleau
vaut de même pour le menteur et le sincère pour le taciturne et le bavard
sur la nuit ouvrant une fenêtre qui grince
à la branche de l'arbre à kakis* du voisin il ne reste qu'un seul kaki
dans ce sujet traditionnel de haïku moi ce soir
je ne vois que la maturité et que le noyau qui la dévore.

(À minuit j'ai eu envie de te parler dans la cuisine, Seido-sha, 1975)

* Fruit orange, le kaki est un des mots-clefs liés à l'automne selon les conventions du haïku

CITATIONS DE SHAKESPEARE DANS *APRÈS SHAKESPEARE* :

Vers 13[-14]

2^e SORCIÈRE : Filet d'un serpent aquatique, bous et cuit dans la chaudière. *Oeil de lézard d'eau*, patte de grenouille, [...]; 3^e SORCIÈRE : *Écaille de dragon*, [...] *doigt de l'enfant d'une prostituée*, mis bas dans un fossé et étranglé en naissant; [...] (*Macbeth*, IV, 1)

Vers 16

MACDUFF : N'espère plus dans ce charme. Que l'ange que tu as servi jusqu'à ce jour t'apprenne que *Macduff a été arraché avant terme du sein de sa mère*. (*Macbeth*, V, 8)

Vers 18

MACBETH : La vie n'est qu'une ombre qui passe; [...] *c'est une histoire contée par un idiot, avec grand bruit et grand fracas, et qui n'a aucun sens*. (*Macbeth*, V, 5)

Vers 31

JULIETTE : Oh! ne jure point par la lune, *la lune inconstante, dont le disque change chaque mois*; je crains que ton amour ne se montrât aussi changeant qu'elle. (*Roméo et Juliette*, II, 2)

Vers 41

EDGAR : [...] L'homme doit sortir de ce monde comme il est entré; sa mort ne doit pas être plus le fait de sa volonté que ne l'a été sa naissance: *le tout est d'être préparé**. Venez.

* « *Ripeness is all.* » dans le texte original. (*Le Roi Lear*, V, 2)

UNE SOLITUDE DE DEUX MILLIARDS D'ANNÉES-LUMIÈRE

les humains sur une petite boule
dorment se réveillent et travaillent
et parfois ils voudraient bien des copains sur Mars

les Martiens sur une petite boule
ce qu'ils font je ne sais pas
(font-ils *dordor révévé trarava* ?)
mais parfois ils voudraient bien des copains sur Terre
c'est tout à fait certain

la gravitation universelle
c'est la force d'attraction des solitudes

l'espace cosmique est déformé
c'est pourquoi tout un chacun cherche quelqu'un d'autre

l'espace cosmique gonfle de plus en plus
c'est pourquoi tout un chacun est inquiet.

une solitude de deux milliards d'années-lumière
ça me fait éternuer malgré moi

(*La Solitude de deux milliards d'années lumière*, Tokyo-Sôgen-sha, 1952)
(trad. T. N., O. M., C. M.)

PELOUSE

et moi un jour venu de quelque part
me voici inopinément debout sur cette pelouse
tout ce qu'il y a à faire
mes cellules l'ont mémorisé
j'ai donc pris forme humaine
et même parlé de bonheur

(À minuit j'ai eu envie de te parler dans la cuisine, Seido-sha, 1975)
(trad. T. N., O. M., C. M.)

SANS TITRE

Je m'ennuie
m'ennuie ma chair
m'ennuient tasses drapeaux trottoirs pigeons
m'ennuient cheveux longs et souples
m'ennuient trucs du matin trucs du soir
m'ennuie mon cœur

Je m'ennuie
m'ennuient les innombrables ponts détruits
m'ennuie la douceur de la peau du ciel bleu
m'ennuient les bruits de fusil bruits de sabots mauvais sakés
m'ennuient chemises blanches ou chemises sales
m'ennuient mauvais poèmes bons poèmes

Je m'ennuie un petit chien tombe
je m'ennuie soleil quotidien
m'ennuie debout la boîte aux lettres rouge

m'ennuie la barbe noire de qui menace
m'ennuient au début de l'été les sentiers dans la lumière ou l'ombre
m'ennuie la révolution des astres un jour

m'ennuie mon amour
m'ennuie la chaumière de mon pays natal

(Sur l'amour, Tokyo-Sogen-sha, 1955)
(trad. T. N., O. M., C. M.)

EXPLICATION ÉLÉMENTAIRE DE LA POÉSIE IDÉALE

bien que l'on m'appelle poète
je suis d'ordinaire loin de la poésie
prenant mes repas, lisant les journaux ou bavardant
et tout cela quand bien même je pense à la poésie

vouée au langage la poésie n'est pas le langage même
je trouve parfois mesquin de la transposer en langage
alors en silence je laisse passer la poésie
après quoi j'ai l'impression d'avoir perdu quelque chose

la poésie est, disons, un éclair nocturne
grâce à elle, je peux un instant voir, écouter et sentir
un univers qui s'étend par-delà une brèche de la conscience
c'est un paysage qui brille autrement que l'inconscient
et à la différence du rêve n'est donc voué à aucune interprétation
dans l'univers qu'illumine l'éclair de la poésie, tout est à sa juste place
je m'y sens donc à mon aise (pour un millième de seconde, peut-être)
comme si, privé de la parole, j'étais fleur des champs

à peine ai-je écrit ces mots
que me voici loin de la poésie
même si l'on m'appelle poète

(L'Homme sans expérience du monde, Shichô-sha, 1993)
(trad. T. N., O. M., C. M.)

VIVRE

fait vivre
une fleur de lys de juin me fait vivre
un poisson mort fait vivre
un chiot mouillé de pluie
le soleil couchant de ce jour-là me font vivre
fait vivre
un souvenir inoubliable fait vivre
la Mort me fait vivre
fait vivre
un visage qui (spontanément) se retourne me fait vivre
l'amour est serpent aveugle
cordon ombilical tordu
chaîne rouillée
pattes de devant d'un chiot

(Livre d'images, Matoba-shobô, 1956)
(trad. T. N., O. M., C. M.)

REMARQUES PERSONNELLES SUR LA CENDRE

Même les blancs les plus purs n'ont jamais été parfaitement blancs. Dans le blanc immaculé restent cachés des points noirs microscopiques, qui constituent d'ores et déjà la structure même de la couleur blanche. On se rend compte que le blanc est loin d'être hostile au noir, mais que la nature même du blanc est de porter le noir au jour et de lui donner vie. Dès son premier moment d'existence, le blanc est voué au noir.

Cela dit, bien qu'il passe par les diverses étapes harmonieuses du gris, le blanc ne cesse d'être blanc jusqu'au moment où il se changera en noir. Même s'il est contaminé par des attributs censés contraires à ceux du blanc, l'ombre, l'absence d'éclat, le caractère absorbant de la lumière, etc., le blanc brille toujours sous le masque du gris. C'est en un clin d'œil que le blanc périt. En un instant, il disparaît complètement, et le noir fait ensuite son apparition. Cela dit ...

Même les noirs les plus purs n'ont jamais été parfaitement noirs. Dans la matité du noir se cachent, juste comme les gènes, des points blancs microscopiques, qui constituent d'ores et déjà la structure même de la couleur noire. Dès son premier moment d'existence, le noir est voué au blanc...

(*Les Définitions*, Shichô-sha, Tokyo, 1975)
(trad. A. D., T. N.)

TOUTES LES CHOSES SONT DES CONS

Toutes les choses sont des cons tu sais
Même cette colline que tu vois là-bas
Moi, j'aimerais bien baiser avec elle
je grandirais jusqu'au ciel
je serais un géant, nu comme un ver
Du coup je pourrais peut-être baiser avec le ciel
Le ciel lui aussi est érotique tu vois
Qu'il soit couvert ou non j'en frémis d'amour
Mais à faire l'amour avec le ciel je risquerais de prendre mon pied trop vite
Hé toi tu peux rien faire pour que ça se réalise ?
Je voudrais baiser aussi cette fleur-là
J'ai envie non seulement
d'y introduire mon engin
mais d'y enfoncer mon corps entier devenu minuscule
Tu veux savoir où j'arriverai ?
Qui sait...
Ah comme j'envie les abeilles !
Quand le vent souffle
je suis hé bien comment dire transporté par la volupté

Comme dans un coït avec le vent
pendant qu'il me caresse de bonne grâce
Il sait si bien y faire pour me chatouiller doucement !
Autrement mieux qu'une femme, vraiment
Oh là, mes poils sont quasiment en érection !
Que veux-tu...
Mon corps
mes sentiments s'estompent
Ils sont près de se dissoudre
Moi je creuse le sol en reniflant la terre
Voilà de l'eau qui suinte du sol
Couvre-moi de terre
d'un mélange d'herbes de feuilles et d'insectes
On dirait un enterrement
ça me fait rire –
Et je voudrais mourir moi ?

(*Genres et mélanges de Tanikawa Shuntarô*, 1999)
(trad. A. D., T. N.)

ADIEU

Il faut que je m'en aille maintenant
Il faut que j'y aille tout de suite
Où je n'en sais rien
Je passerai sous la rangée des cerisiers
Je traverserai l'avenue au feu vert
Avec au loin la montagne familière
Il faut que je m'en aille tout seul
Pourquoi je ne sais pas
Pardon maman
Occupe-toi bien de papa
Je mangerai sans rechigner
Je lirai plus qu'avant
La nuit je regarderai les étoiles
La journée je parlerai avec toutes sortes de gens
Je vais essayer de trouver ce qui me plaît pour de vrai
Si j'y arrive je vais m'y tenir une fois pour toutes
Et alors je ne serai pas triste même si je suis loin de vous
Il faut que je m'en aille maintenant

(*Nu*, 1988)
(trad. A. D., T. N.)

CRÉPUSCULE

Un soir en rentrant chez moi
j'ai trouvé papa mort sur le seuil
Comme c'est curieux ai-je pensé en enjambant le cadavre
En entrant dans la maison
j'ai trouvé maman morte dans la cuisine
Après avoir éteint le feu du réchaud à gaz
j'ai dégusté le ragoût en préparation
À cette allure-là
mon frère lui aussi avait dû crever
Comme je m'y attendais
il était mort dans la salle de bain
Dans la maison d'à côté
un gosse faisait semblant de pleurer tandis qu'on entendait
un livreur de soba* freiner sur son cyclomoteur
C'était un crépuscule ordinaire
comme si le lendemain ne devait servir à rien

(*Chansons puérides*, 1991)
(trad. A. D., T. N.)

LE MONT DES FAUCONS ENCHAÎNÉS

Les mots coulent comme le sang dans mon corps
Dès que je tente de les énoncer en vers je les sens se raidir
Ils semblent détester le contact de mon âme

En ouvrant la fenêtre je vois la montagne qui depuis soixante ans m'est familière
Le soleil d'après-midi se tient sur sa ligne de faite
Que l'on prononce son nom – Mont Takatsunagi ou Mont Yôkei¹
Elle reste inchangée

Par contre les mots ont l'air gêné
Car en réalité je ne connais rien de cette montagne
Je n'y ai jamais été égaré dans le brouillard ni mordu par une vipère
De loin je regarde cette montagne et rien de plus

* *Soba* : nouilles de sarrasin. Le *soba* est un mets traditionnel très populaire au Japon.

1. En japonais les mêmes idéogrammes peuvent donner lieu à deux lectures et donc deux prononciations différentes : japonaise (ici, Takatsunagi) ou chinoise (Yokei).

Je n'ai jamais pensé que je haïssais les mots
Ni que je les aimais
Certains mots me font frissonner de honte
D'autres n'en sont plus parce que trop transparents
Il arrive d'ailleurs que des mots sévèrement choisis entraînent un génocide

C'est notre vanité qui maquille les mots
Moi j'aimerais entrevoir leur visage sans maquillage
Et leur sourire archaïque

(*Un homme sans expérience de la vie*, Shichô-sha, Tokyo, 1993)
(trad. A. D., T. N.)

LORSQUE RAMEAU ÉCOUTANT UN PETIT OISEAU CHANTER ET BATTRE DES AILES...

Lorsque Rameau écoutant un petit oiseau chanter et battre des ailes
Transcrivait avec aisance ces bruits sur son clavecin
Moi avant même d'être né je goûtais déjà cet air
À la table du petit déjeuner dans la lumière que les feuilles tamisaient

Les voyages déjoués par les mers inconnues et les ouragans
Les hommes ensanglantés dans les batailles et les femmes dévorées de jalousie
Tout ce qui nous séparerait et appartenait au temps des hommes
Rameau et moi l'insérâmes en riant comme une fleur séchée dans le gros livre
d e
[l'Histoire

On nous jugera tôt ou tard
Même si d'une lame aigüe nous tranchons la poisse de l'Histoire
Pour superposer l'avant-naissance et l'après-naissance
En tombent l'un après l'autre d'innombrables détails
Où réside non Dieu mais l'homme

Avoir peur de Dieu en rapprocha Rameau
À croire en Dieu je n'approche que le mensonge

Une fois né j'ai du moins la consolation de songer que Rameau mourut épuisé
Non par la musique mais par l'argent et les femmes

(*L'Homme qui écoute Mozart*, Shichô-sha, Tokyo, 1995)
(trad. A. D., T. N.)

LE POISSON D'OR – *DER GOLDFISCH* 1925 – 37

Un grand poisson dans sa bouche grande ouverte
Avale un poisson moyen qui avale à son tour
Un petit poisson
Puis celui-ci en avale un plus petit
Il faut qu'une vie se sacrifie
À l'éclat d'une autre vie
Le bonheur s'épanouit
Quand le malheur le nourrit
Même si la mer est profonde si la mer est joyeuse
Il s'y mêle à coup sûr
La goutte d'une larme

(L'Album de dessins de Klee, 1995)
(trad. A. D., T. N.)

L'ANGE AU GRELOT – *SCHELLEN ENGEL* –

Ce qu'on a voulu vraiment dessiner
C'était quelque chose hors du langage

Chatouillé par l'ange au grelot
Un bébé rit
Caressés par le souffle du vent
Son nez bouge sa tête branle

Jusqu'où fallait-il marcher ?
L'après-mort est liée à l'avant-naissance
Comme une boucle qui se boucle

Maintenant on peut se taire
On avait beau parler
On avait beau chanter
La tristesse ne s'est jamais dissipée
Et la joie non plus

(Les Anges de Klee, 2000)
(trad. A. D., T. N.)

